

Interview

Le talent, c'est être capable de reconnaître la beauté

Hélène Marcotte

Numéro 81, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, H. (1991). Interview : le talent, c'est être capable de reconnaître la beauté. *Québec français*, (81), 68–70.

INTERVIEW

Micheline La FRANCE

Le talent, c'est être capable de reconnaître la beauté

propos recueillis par
Hélène MARCOTTE

D'où vous est venue l'idée du Talent d'Achille ?

Dans une première version, il y a une pièce de radio, qui a été créée par Jean-

Guy Pilon à Radio-Canada, et qui s'intitulait : «l'Autre Face de l'amour». Les personnages s'appelaient Richard (Achille), Annie (Ariane)... La part de la mythologie est venue plus tard. Cette pièce était dans un format d'une demi-heure et se passait uniquement dans la chambre d'Achille, avant sa mort. C'était l'homme qui allait mourir

et qui disait aux autres personnages, de façon sarcastique, comment il les avait profondément haïs. Mais la haine, c'est exactement l'autre face de l'amour, donc il leur disait à quel point il les avait aimés. L'histoire du roman est donc venue du personnage d'Achille.

Quelle est la véritable part de la mythologie dans votre œuvre ?

La première chose que j'ai voulu présenter, c'est la famille Morel et, plus particulièrement, Achille Morel. Je n'ai pas voulu embêter les gens qui n'auraient jamais entendu parler d'Achille aux pieds légers et qui ne connaîtraient qu'Achille Talon. Mais je désirais que ceux qui aiment et qui dévorent les histoires d'Homère en reconnaissent certaines caractéristiques. J'ai repris par exemple le personnage d'Ariane, qui apparaissait dans la nouvelle éponyme de mon recueil de nouvelles *le Fils d'Ariane*. Mais je dois dire que l'action de la nouvelle est postérieure à celle du *Talent d'Achille*. Ariane, dans la mythologie grecque, donne le fil à Thésée quand il entre dans le labyrinthe pour tuer le Minotaure. Quand il en sort, il épouse Ariane mais il l'abandonne sur la berge. Hippolyte parle d'Ariane en ces termes, comme une femme abandonnée sur la grève. Moi, je l'ai fait entrer dans le labyrinthe. Achille, par contre, j'en ai fait l'anti-Achille. Le héros grec a plus de corps bien qu'ils soient tous deux vulnérables au talon. Je me suis donc inspirée de la mythologie mais sans m'y assujettir.

Diriez-vous que votre roman est un roman fantastique ?

Ce que j'aime du fantastique, c'est le plongeon dans l'imaginaire pur. Mais je ne crois pas que *le Talent d'Achille* soit un roman fantastique. Je n'utilise pas que le fantastique, j'utilise aussi la poésie, en fait, je pille tous les genres. Je répugne à être enfermée dans une catégorie. Aussi je ne dirais pas que certaines scènes relèvent ou



Photo : Jacques Grenier

appartiennent au fantastique, je dirais plutôt qu'elles appartiennent aux lecteurs.

Toutes vos épigraphes sont extraites de poèmes. Pourquoi ?

Les citations lues à la suite les unes des autres donneraient un poème qui pourrait s'intituler «*la Voix d'Achille*». Ce n'est pas seulement la voix d'Achille, ces citations, mais c'est la voix d'Achille selon tel ou tel personnage. Ce n'était pas prévu au départ. Ce sont les personnages qui se sont imposés dans leurs propos et dans leur projet de vie. Surtout Achille. Achille, pour moi, c'est celui qui n'a pas la parole. Ce serait Nelligan, ce serait Saint-Denys Garneau, ce serait Gauvreau, ce serait Aquin... Comme vous voyez, dans cette famille d'artistes de l'écriture, il y a une difficulté de faire une œuvre littéraire au Québec. Mon rapport à la poésie, c'est aussi mon rapport à l'histoire littéraire, à l'histoire des poètes. Achille, dans mon histoire, ne tente pas de faire une œuvre littéraire, ne tente pas de faire quelque œuvre que ce soit parce qu'il en est empêché à l'âge de six ans. La mort de son père le paralyse complètement. La disparition de son père lui enlève le seul être qui comprenait ce que le talent exige d'un enfant de six ans, d'un enfant de douze ans, d'un homme de trente ans, de toute une vie.

Pourquoi ne pas avoir donné la parole à la mère d'Achille ?

Parce que c'était une histoire entre frère et sœur. La littérature québécoise a énormément donné la parole à la mère, au père, aux enfants qui se plaignaient de la mère, aux enfants qui se plaignaient du père... Mais on a peu donné la parole aux enfants qui se parlent entre eux. On est peut-être rendu là en littérature québécoise : se donner la parole. On a des parents : Anne Hébert, Yves Thériault, Gabrielle Roy... Ces relations sont établies : on s'aime ou on ne s'aime pas. Ce qui est moins établi, ce sont les relations entre

frère et sœur, comme créateurs, mais aussi entre frère et sœur socialement. Par exemple, Achille pour moi, c'est le créateur. Il aurait pu écrire de la musique ou autre chose. Hélène, par contre, c'est l'interprète, Hippolyte, c'est le critique et Ariane, c'est le public, ou l'inspiratrice, en fait, c'est l'âme.

Il faut dire aussi que, dans ma vie, je n'ai pas été contrainte dans l'écriture ou dans ce que j'ai voulu faire par ma mère. Je me suis dit qu'en littérature, les mères sont toujours des avaleuses, mais ce n'est pas le reflet de la réalité. Moi, j'ai eu une grande liberté d'expression, je me suis sentie accompagnée, comprise. Ce n'est pas ma

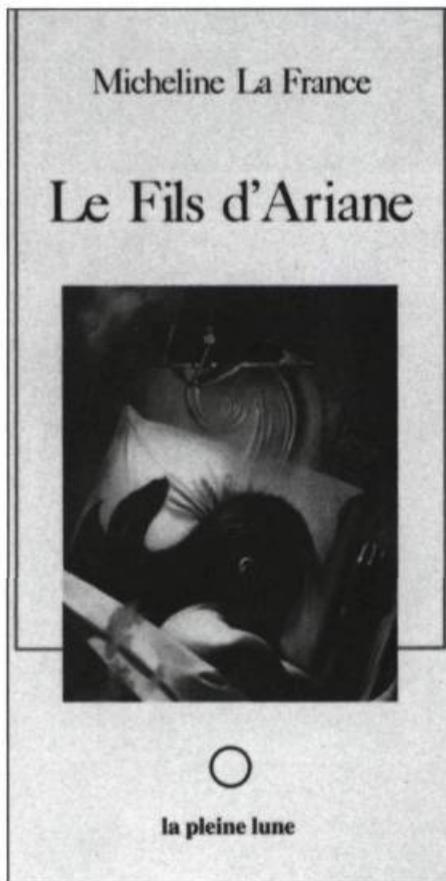
mère la mère d'Achille, mais c'est une mère qui laisse ses enfants s'exprimer.

Pour vous, le talent d'Achille, c'est uniquement un talent musical ou c'est autre chose ?

Le talent d'Achille, c'est une responsabilité. Il le dit d'ailleurs : «Le prix des choses est d'un intérêt capital». En même temps, quand les autres parlent du talent, ça toujours l'air d'une chose extraordinaire. Le talent pourtant ce n'est rien, c'est deux pour cent. Quatre-vingt-dix-huit pour cent, c'est de la sueur, c'est du rire, c'est de la vie. Achille n'est pas fortement incarné. Dans le sens strict. Ce n'est pas quelqu'un qui est dans sa chair, c'est quelqu'un qui est dans sa tête, c'est quelqu'un qui est dans sa sensibilité. C'est un ange qui aimerait ne pas avoir de corps. Pourtant, le talent d'Achille, c'est aussi son talon.

Mais est-ce qu'Achille ne refuse pas son talent ?

Oui, il prétend savoir la musique dès qu'il entre en possession du violon de son père. C'est un prétentieux. Les génies sont prétentieux. Mais Achille n'a pas écrit une œuvre qui prouverait son génie. Pourquoi ? Je ne le sais pas. C'est la raison des trois voix. Chacun a son point de vue pour se poser la question. Après avoir passé quatre ans à écrire ce roman, je me suis évidemment forgé une opinion. Le talent, c'est être capable de reconnaître la beauté quand elle s'incarne devant soi. Achille a vu la beauté s'incarner devant lui tous les dimanches quand son père entrait dans la salle à manger avec son violon. Le summum, c'est la fameuse scène sur la rivière où son père l'amène avec lui et joue son morceau de violon. Achille voit la beauté. À partir de là, il devrait nous communiquer ce qu'il a vu, faire de sa vie une tentative de communication. Sauf que le même jour, exactement au même endroit où la beauté



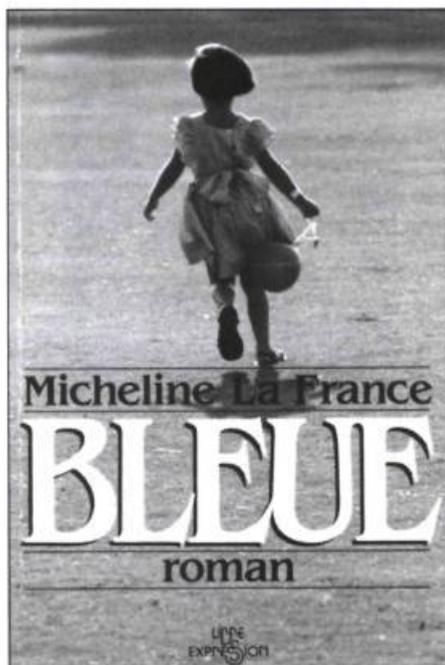
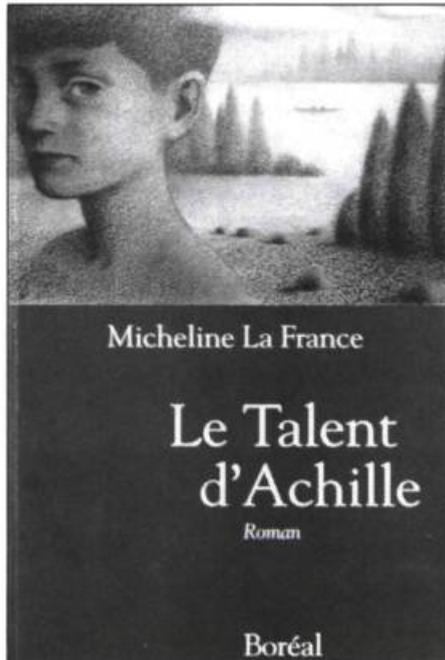
s'était incarnée le matin, la personne qui avait appelé la beauté par magie est entrée dans l'eau à jamais. Son père, qui était la seule personne capable d'exiger quoique ce soit d'Achille, est parti. Achille est désormais seul. Seul devant la responsabilité qu'exige le talent. Et il a refusé. Il a refusé la mort de son père, il a tout refusé. Une équation s'est faite : pour lui, la beauté, c'est l'horreur.

Considérez-vous qu'Achille a échoué ?

Hippolyte considère qu'Achille a échoué, Hélène pense le contraire. Elle dit même que sans Achille, elle n'aurait pas tenté sa chance au théâtre. Moi, je trouve cela d'une tristesse épouvantable, et là je me prends pour Ariane, qu'Achille ne nous ait pas donné un morceau de violon, une pièce de théâtre... Mais il n'y a pas qu'un Achille Morel au Québec. C'est dur de faire une œuvre ici, cela exige beaucoup. D'ailleurs, je trouve que nos artistes meurent jeunes au Québec. On les enterre vite et on n'en parle pas longtemps. Une fois qu'ils sont morts, on est débarrassé de leurs œuvres, on a pas besoin de les lire : on a leur statue.

Dans votre œuvre, tout se déroule comme si certains personnages avaient une facilité à vivre tandis que d'autres sont à la remorque de la vie. Est-ce votre vision des choses ?

Ce n'est pas ma vision de la vie, c'est mon regard. C'est mon regard quand je sors dehors et que je regarde les gens dans le métro, quand je regarde mes amis, mes proches, quand je regarde la vie. Dans mon premier roman, *Bleue*, quand elle est dans le ventre de sa mère, dit : «Je m'appelle Bleue». Elle n'a pas de problème d'identité. Le problème de Joss, et elle le dit : «Il n'y aura que moi au bout de ma naissance». Mais à la fin du livre, elle sort dehors, regarde le soleil et dit : «Je m'appelle Joss». C'est une question d'acceptation de soi. Dans ses limites et dans sa mesure, dans sa passion et dans sa



peur. On dit de Marcel Morel, le père d'Achille, qu'il a le talent de vivre. Olivier Paradis, l'interprète de violon, donne une leçon un jour à Achille en lui apprenant que son père était dans sa classe de violon donc qu'il a dû apprendre, qu'il a dû cultiver son talent. C'est une façon d'être à la vie, d'être dans la vie. Il y a d'abord un apprentissage et, après seulement, on a accès au plaisir de vivre.

J'aimerais ajouter que, lorsque je parle d'identité, ce n'est pas au sens politique du terme nécessairement, mais ce sens est aussi présent. L'enfant Morel, qui est né du rêve d'Achille et du ventre d'Ariane, est venu au monde le 15 novembre 1976 et il est mort le 15 mars 1977. Or, le 15 novembre 1976, c'est l'avènement du Parti québécois au pouvoir tandis que le 15 mars 1977, c'est le jour où Hubert Aquin a mis fin à sa vie. J'ai voulu exprimer le rêve que le Québec avait à cette époque-là de pouvoir dire : «Je m'appelle Québec» ●